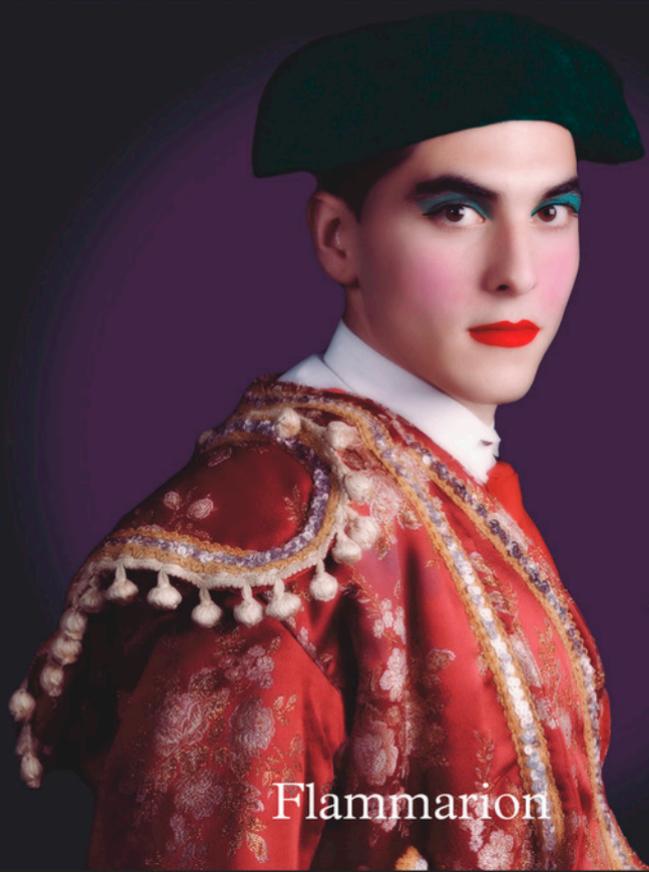


Alana S. Portero
**La mauvaise
habitude**



Flammarion

La mauvaise habitude

Alana S. Portero

La mauvaise habitude

roman

*Traduit de l'espagnol
par Margot Nguyen Béraud*

Flammarion

Titre original : *La mala costumbre*
Éditeur original : Seix Barral,
une marque de Editorial Planeta, S. A.
Avda. Diagonal, 662-664, 08034 Barcelone (Espagne)
Mai 2023 pour l'édition originale
© Editorial Planeta, S. A., 2023
© Alana S. Portero, 2023
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2023
ISBN : 978-2-0804-3147-9

À María Cardona, qui est Τόχη

*I'm falling
Depths endless
Worlds turn to smoke
One hundred years flicker
I kiss the snow
Is it cold in the water?
Is it cold in the water?
Is it cold in the water? (I'm swimming,
I'm breathing, evaporating)
Is it cold in the water? (I'm liquid, I'm
floating into the blue)*

Sophie XEON

Je me rappelle quand vivre était
dangereux mais que nous nous
sentions vivantes.
Je me rappelle quand s'hormoner
était du suicide.
Je me rappelle quand les rouges
à lèvres et le sperme avaient le goût
de barbe à papa.
Je me rappelle quand nous étions
un feu hors de contrôle.
Je me rappelle quand nous étions
heureuses. Je me rappelle quand
nous avons pu être des héroïnes.
Je me rappelle quand nous nous
faisions agneaux pour nous livrer
comme de la chair à chasseur.
Je me rappelle quand je ne voulais pas
mourir. Techniquement je suis
déjà morte.

Roberta MARRERO

L'ANGE DÉCHU

J'ai vu chuter tels des anges en phase terminale une génération entière de garçons. Des adolescents à la peau grise auxquels il manquait des dents et qui sentaient l'ammoniaque et l'urine. Leurs silhouettes de Christs morts de Mantegna flanquaient la *calle* Amposta, la sortie du métro San Blas et les pelouses du parc El Paraíso. Criblés d'aiguilles tel saint Sébastien. Assis ou couchés n'importe comment. Bougeant à peine, lents et syncopés comme des poupées cassées. Affichant le grand sourire des crucifiés. Sans défense, flottant déjà hors de toute atteinte. Je les ai vus se propager, s'engourdir jusqu'à la quiétude finale, puis se décomposer dans la fange de notre quartier au nom de saint et pourtant abandonné de Dieu.

La première fois que je suis tombée amoureuse, ce fut de l'un de ces anges. Il s'était jeté par la fenêtre de l'appartement de ses parents qui se trouvait juste au-dessus de notre rez-de-chaussée de trente-cinq mètres carrés, une seringue plantée dans le pied. Mon voisin Efrén avait été retrouvé

mort dans la rue, à moitié nu, devant ma porte. Je n'avais pas encore six ans, je portais un patch sur l'œil et je bégayais. Je crois que ce sont les pleurs de sa mère qui ont alerté les habitants de l'ensemble d'immeubles de trois étages sans porche, doté d'un escalier extérieur, où nous vivions. Nous sommes arrivés avant la police, qui prenait tout son temps pour venir faire son travail dès qu'il s'agissait de San Blas. Pour eux, ou pour n'importe quel dépositaire de l'autorité, ce n'était rien qu'un junky mort, le fils d'une ouvrière esquinée d'avoir briqué des escaliers, lequel fils chéri avait probablement dévalisé plusieurs fois l'appartement pour s'acheter sa dope.

À vrai dire, je ne me rappelle pas Efrén vivant. Je n'en garde que l'image capturée entre les jambes de ma mère et de ma voisine Lola par mon unique œil vaillant, comme si je regardais par le trou d'une serrure. Les mères de mon quartier ne prenaient pas leurs fils morts dans les bras comme les Pietà de la Renaissance. Elles se tenaient voûtées au-dessus leurs corps, échevelées, les yeux boursoufflés, hurlant et bavant. Elles couvraient leurs petits comme elles le pouvaient, les protégeant comme des bêtes désespérées, criant leur nom à en perdre la voix sur le trottoir, plantant leurs ongles dans leur chair, et d'une certaine manière elles partaient avec eux.

Ces « Ah, mon fils ! », quand vous les avez entendus une fois, jamais ils ne vous quittent. Ils restent gravés dans les archives sonores de votre mémoire

comme résonne le glas, vous faisant secouer la tête pour tenter de l'exorciser.

Efrén était très beau, et le vide seyait bien aux traits doux de celui qui n'était pas encore devenu un homme. Une overdose l'avait mené vers le grand froid. Il n'était pas accro depuis longtemps et l'héroïne avait à peine modelé son visage, n'intervenant que sur la couleur de sa peau, gris cendre. Ce fut la première fois que j'eus envie d'embrasser quelqu'un. Son corps s'était retrouvé devant le jardin rachitique en face de chez nous, juste au pied d'un porche imparfaitement recouvert de fleurs à moitié sèches et des veines d'un lierre qui tapissait laborieusement le grillage rudimentaire. Malgré tout, la mort avait choisi pour Efrén un cadre végétal d'une certaine beauté sale, style Art nouveau. Il avait la bouche entrouverte et les lèvres charnues, pas encore raidies, les cheveux ébouriffés et les paupières à mi-chemin entre la veille et le sommeil. Si on peut tomber amoureuse à cinq ans, j'étais en ce qui me concerne complètement mordue de ce malheureux. Ma vie intérieure se déployait sur ce photogramme de douleur et de misère, m'imaginant légère et translucide au-dessus de ce corps mort, l'embrassant dans l'apesanteur des choses qui n'existent pas, non pour le sortir de sa léthargie ni pour en être aimée en retour, je désirais seulement de toute mon âme embrasser une chose aussi belle et sans défense. Comme tombée du ciel et déposée tel un ex-voto devant ma porte. Une chose qui, entre le

LA MAUVAISE HABITUDE

bruit et la fureur des mères bavant et des pères couvrant leur bouche pour ne pas laisser échapper des pleurs, m'appartenait, je venais de le comprendre.

LA SORCIÈRE DU BOUT DE LA RUE

La Perruque était toute petite, maigre comme un portemanteau et ridée à tel point que, au moindre mouvement, elle semblait interrompre un inexorable processus de momification. Elle avait toujours été âgée. Elle se maquillait comme une caricature de vieille dame maquillée, avec du fard à paupières bleu, du noir autour des yeux, des lèvres rouges et un fond de teint qui se lézardait de la couleur des pommes de terre Monalisa. Elle sentait les fleurs fanées oubliées dans un tiroir et marmonnait toujours à voix basse une succession de mots inintelligibles, comme une prière secrète agrémentée d'une bonne dose de venin. Le venin suintait dans sa façon de vous regarder, en coin et moqueuse. Son air sérieux ne signifiait pas qu'elle vous jugeait mais annonçait plutôt un éclat de rire, comme si, quand elle dévisageait quelqu'un, un secret honteux lui était révélé sur cette personne.

Elle vivait seule au bout de la rue, une enfilade d'immeubles en briques rouges sur trois étages, avec des escaliers extérieurs en béton. Ce paysage

architectural, que l'on retrouvait dans tout le quartier, se voyait parfois interrompu par quelque terrain vague sinistre, jonché de tessons de verre, de bouts de papier aluminium, de seringues et de matériaux de construction inutilisables. Ces brèches dans le bâti, vues d'en haut, donnaient au pavé un air de gencive malade, comme si d'énormes dents avaient été arrachées de-ci de-là sans aucune logique, ne laissant à la place qu'une infection incurable et un vide grumeleux. Hormis le parc et les appartements, ces décharges, ces néants, servaient de cours de récréation aux enfants du quartier, et devenaient leur mouroir dès qu'ils étaient assez grands pour se shooter. Nous sommes plusieurs générations de rejetons de la classe ouvrière à avoir grandi ainsi, imaginant des mondes entiers dans ces néants qui pouvaient se transformer en nos lits de mort.

Le jardin d'en face n'allait pas jusqu'à chez la Perruque. La vue depuis son rez-de-chaussée, si tant est qu'elle ait déjà levé le store roulant vert qui obstruait nuit et jour sa fenêtre, se limitait aux conteneurs à poubelles.

Nos immeubles faisaient partie d'un vaste projet d'habitation franquiste des années cinquante baptisé « Le Grand San Blas », qui s'appelait auparavant le Mont de la Vache, nom qui devait trop sentir la sueur et la merde pour les autorités fascistes. Les huissiers le surnommaient « le quartier sans mères » car c'étaient habituellement des enfants non scolarisés qui leur ouvraient la porte, les lumières du régime n'ayant pas songé que les quelque trente

mille familles qui allaient atterrir là auraient besoin d'écoles à proximité pour leurs enfants, puis ayant mis des années à couvrir ce besoin, de même que celui de l'eau courante et des marchés où s'approvisionner, lesquels arrivèrent avec la lenteur et le laisser-aller qui trahissent l'indifférence de ceux qui en sont responsables. Les ouvriers ne furent jamais considérés autrement par le franquisme que comme des bêtes de somme à parquer en périphérie. Cet abandon généra dans le quartier une conscience de classe que les autorités de la transition démocratique décidèrent de brimer jusqu'à la fin des années soixante-dix, puis durant toute la décennie suivante, avec des seringues d'héroïne presque gratuites. La drogue fut la dernière forme d'exécution sommaire de dissidents commise par un régime qui avait trouvé ainsi la manière de perdurer.

Quatre choses se disaient de la Perruque dans le quartier : qu'elle avait fait du marché noir dans les grottes du Mont, que c'était une sorcière plus que compétente, que la sorcellerie l'avait rendue chauve et qu'on avait intérêt à l'éviter ou à la traiter avec un maximum d'égards si jamais on se retrouvait coincé avec elle dans une cage d'escalier ou à faire la queue aux fruits et légumes. Il était difficile de ne pas laisser son regard s'attarder sur le postiche synthétique qui lui couvrait la tête, extrêmement bouclé et de mauvaise qualité. Mais il était vital de s'en abstenir et de ne pas y prêter attention. De même que ce postiche lui avait donné son surnom,

c'était le déclencheur de sa méchanceté, qu'il valait mieux ne pas attiser.

La tête me tournait lorsque je la croisais et respirais son parfum à pleins poumons ; c'était comme respirer du pollen. Elle aurait dû me faire peur mais son allure m'attendrissait, la ligne irrégulière et tremblotante de son trait autour des yeux et son rouge à lèvres mal étalé me rappelaient mon propre maquillage clandestin d'alors, que j'appliquais à toute vitesse dans la salle de bains de ma grand-mère, avec l'habileté d'une gamine de cinq ans pas spécialement douée pour les coups de pinceau.

Mes premiers pas en tant que travestie furent ceux d'une transformiste d'un mètre vingt imitant une vieille dame sorcière et chiffonnière qui sentait la morgue.

Tout le monde en avait vraiment peur. Les hommes du quartier, dans le genre rude, ouvriers de l'industrie, du bâtiment, serveurs, vendeurs ambulants, ferrailleurs ou marlous professionnels, tous baissaient les yeux devant elle et lui disaient bonjour comme les enfants de l'après-guerre saluaient le curé. C'était comique de les voir la chemise à moitié déboutonnée, découvrant leur torse poilu, en route vers le bar après des journées de travail d'esclave, la croiser et sembler intimidés par cette femme d'apparence si fragile.

Presque personne ne se souvenait de son nom ; quant à son surnom, même si tout le monde le connaissait, on ne le prononçait pas en sa présence, non seulement parce que cela aurait été cruel et bas,

mais surtout par peur de sa réaction. Pour s'adresser à elle, tout un chacun se contentait d'un « madame ».

Un jour, deux femmes qui habitaient la même rue que la Perruque et avaient grandi dans le quartier, toutes deux enceintes, étaient allées faire un tour pour soulager les gonflements typiques d'une grossesse pendant un été particulièrement chaud. L'une d'elles, qui avait depuis l'enfance des problèmes de circulation très marqués sur les jambes, appréciait d'aller marcher, ce qui l'aidait à soulager un peu les bouées violettes qui se formaient au niveau de ses chevilles. Elles avaient pris l'habitude de se promener ensemble en fin de journée, elles partageaient les nouveautés et la routine de leurs grossesses, leurs peurs, leurs espoirs et quelques potins tout frais qui ne manquaient jamais dans un quartier où tout le monde se connaissait et où le cancan était très largement apprécié et pratiqué.

Celle avec les jambes couvertes de bleus rêvait d'un fils torero qui lui achèterait un pavillon – comme ils disaient à la radio que « El Cordobés » l'avait fait pour sa mère, poursuivait-elle. L'autre, un peu plus jeune, voulait un fils très beau, « un blondinet aux yeux clairs », précisait-elle.

À peine avaient-elles commencé à marcher qu'elles virent la Perruque apparaître à l'autre bout de la rue ; comme elle était encore loin, elles se hâtèrent de sortir leur attirail de moqueries et de faire claquer leurs langues de vipère pour rire du physique de la vieille.

« Tais-toi, je me fais dessus », disait celle aux pieds gonflés, en réponse aux plaisanteries de la plus jeune, laquelle ne manquait pas d'imagination en matière d'opprobres. C'étaient deux femmes très jeunes, la vingtaine à peine, qui déployaient toute la cruauté dont la jeunesse est capable, c'est-à-dire beaucoup. Les remords et la retenue viennent avec la décrépitude, comme l'égoïsme, quand on se met à habiter l'envers de sa vie et qu'on a compris que presque rien de moche ne nous sera épargné.

Bien avant d'arriver à sa hauteur, elles réussirent à maîtriser leur hilarité et à ravalier leur méchanceté. S'apprêtant à la croiser, elles affichaient déjà un sourire soumis, en guise de salut poli adressé à une voisine âgée. Mais rien ne se passa comme prévu. La Perruque se planta devant elles en faisant en sorte que son minuscule corps d'arbuste mort ait l'air d'occuper toute la rue. Les filles voulurent lui dire bonsoir mais les mots restèrent bloqués dans leur bouche, comme sous l'effet d'un reflux. Elles posèrent sans doute inconsciemment une main sur leur ventre. Dans le regard à la fois présent et absent de la vieille femme, on devinait une force capable de faire pourrir toute chose instantanément – fleurs, joies ou placentas. Lentement, la Perruque leva la main gauche et mit son pouce dans la cavité molle et pâteuse qui lui servait de bouche, le suçà vigou reusement, émettant des bruits de succion et le savourant sans cesser de regarder les deux femmes pour lesquelles le temps s'était figé ; tout en elles n'était plus que peur, d'une faible intensité mais

paralysante, gêne immense et vulnérabilité. Une fois son doigt bien badigeonné de salive, elle le posa calmement sur la joue d'une des deux jeunes femmes. Celle qui avait poussé le plus loin la plaisanterie. Celle qui rêvait d'un fils très beau, magnifique. D'un blondinet aux yeux clairs.

Elle n'eut pas le temps d'esquiver le doigt ni même de réagir. Depuis la pommette de ce jeune visage arrondi par la grosseur jusqu'au menton, la vieille traça une ligne droite de salive en prononçant assez fort, d'une voix sèche de lézard : « SINGE. »

J'ai à peine connu le petit Damián. Sa mère et lui ne sortaient presque jamais de chez eux, et quand c'était le cas, elle le couvrait complètement et gardait la capote du landau baissée ; on racontait que l'enfant ne pouvait pas marcher et qu'il avait une maladie de peau qui lui aurait rendu mortelle toute exposition au soleil. Il ne parlait pas. Il mourut d'un infarctus à six ans, allongé dans le canapé, en regardant la télévision. Lorsqu'on vint chercher son cadavre, sa mère posa un mouchoir blanc sur le petit visage poilu de son fils pour qu'on le laisse tranquille sur le chemin de la morgue.

Avec le temps, les problèmes de circulation de ma mère se sont arrangés, et au lieu d'un fils torero elle a mis au monde une fille trans qui ne lui a jamais acheté de pavillon.

DIS MON NOM

On comprend que l'on deviendra une femme à travers les exemples qu'on a autour de soi, la soif de modèles, le besoin de partager l'héritage que des femmes se lèguent les unes aux autres et qui est inaccessible aux hommes.

La Perruque, il valait mieux ne pas la titiller. La puissance exsudait de chacune des coutures abîmées de cette femme minuscule. Bien entendu, je lui avais parlé dès que j'en avais eu l'occasion. Non pas que j'espérais, en conversant avec la Perruque, acquérir le don de saboter des naissances et autres pouvoirs funestes. Ou peut-être que si. Mais je comprenais surtout qu'il y avait dans son enveloppe corporelle quelque chose qui provoquait le rejet et cela me rendait très triste. Je l'imaginai se maquiller tous les matins avec la maladresse de quelqu'un dont le système nerveux a commencé à défaillir, dont une partie de l'anatomie et des capacités est déjà entamée par l'obscurité prochaine. Malgré tout, jamais elle ne manquait ce rendez-vous quotidien avec son masque, comme je ne manquais pas non plus

d'élaborer le mien chaque matin. La différence étant que le sien, autrefois, avait dû être un masque de puissance, de beauté ; elle avait beau être croulante désormais, si nous avions su regarder, je suis certaine que nous aurions vu que l'ombre de sa splendeur était intacte, mais jamais nous n'en avons été capables. Le mien me servait à me cacher, c'était un masque de vengeance et de peur, de ceux dont on ne devrait pas avoir besoin à cet âge-là, dont on ne devrait pas même connaître l'existence.

C'était pour cette raison que je voulais lui parler, car aussi modeste qu'il soit, j'attendais qu'elle me transmette un héritage afin de poursuivre la construction de la femme que je deviendrais.

Moi, petite fille intelligente, gay reléguée au placard, bègue, bien en chair, avec un patch sur l'œil gauche et des lunettes un peu trop grandes, je renvoyais une image aux antipodes d'une créature démoniaque et semblais dépourvue de la cruauté innocente qu'on attribue aux enfants. Quand les adultes me voyaient, soit je les faisais rire soit je leur faisais un peu pitié, rien de grave, je leur rappelais à quel point leurs propres enfants étaient athlétiques et débrouillards, et cela les tranquillisait ; ma présence, sauf pour les vrais méchants, était apaisante. Je m'en rendais compte et j'avais appris à en tirer parti. Bien sûr, il m'arrivait d'avoir des pensées cruelles. Savoir que l'on a besoin d'un placard où se cacher vous rend particulièrement douée au jeu du mensonge et de la vérité, lucide quant à ce que vous pouvez ou non révéler.

En bas de notre escalier, je gribouillais sur les marches avec un morceau de brique, mon stratagème pour donner à croire que je me trouvais là par hasard. Elle passait devant chez moi au moins quatre fois par jour durant ses mystérieuses promenades, chargée de sacs en plastique remplis d'on ne savait quoi.

« Moi je sais comment s'appellent toutes les voisines de la rue. »

J'avais prononcé ces mots sur un ton de petite fille qui en imite une autre plus petite qu'elle, car lorsqu'on se maquille en cachette et qu'on danse dans sa chambre sur les chansons de Raffaella Carrà et Bonnie Tyler, on sait très bien qu'une vie compliquée nous attend, et on apprend aussi à être une sale petite mesquine.

« Ah oui ? m'a-t-elle répondu, s'étranglant tant sa gorge était sèche, si peu habituée qu'elle était à parler à voix haute, hormis pour pester.

— Oui. Mme Lola, Mme Paca, Mme Luisa, Mme Amparo, Mme Mercedes, Mme Pascuala... »

C'était en tout cas ce qui défilait dans mon esprit, mais en réalité je m'étais emberlificotée dans mon premier « madame » : les *m* sont comme des verrues aux lèvres des bègues.

« Parle correctement ! » m'a-t-elle grondée, cette fois-ci sans s'étrangler.

Il lui avait suffi de deux mots pour réchauffer ce gosier rêche. Elle les avait prononcés durement mais sans cruauté. Comme si elle donnait un ordre. Ce qui a aussitôt produit son effet. Je lui ai récité la